

## Kentron

Revue pluridisciplinaire du monde antique

34 | 2018

Jeux et jouets

---

## Les noms du jeu et du jouet en grec

Michel Casevitz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/2545>

ISSN : 2264-1459

### Éditeur

Presses universitaires de Caen

### Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2018

Pagination : 51-60

ISBN : 978-2-84133-902-0

ISSN : 0765-0590

### Référence électronique

Michel Casevitz, « Les noms du jeu et du jouet en grec », *Kentron* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 20 décembre 2018, consulté le 10 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/2545>

---



*Kentron* is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

## LES NOMS DU JEU ET DU JOUET EN GREC<sup>1</sup>

À qui essaie d'étudier les mots désignant le jeu et les jouets en grec, une remarque s'impose d'emblée: il n'y a pas de mot indo-européen pour désigner l'un ou les autres. Ainsi en latin, on a deux noms, *jocus* (avec le verbe *jocor*, -ari) et *ludus* (avec le verbe *ludo*, -is, *lusi*, *lusum*, -ere), pour désigner l'un «le jeu, la plaisanterie, le badinage», l'autre «l'amusement, le jeu», mais aussi «l'école» (le lieu d'apprentissage). Le *magister ludi*, c'était «le maître d'école» mais de la petite école, comme on disait naguère, l'école maternelle aujourd'hui, et aussi l'école élémentaire. Le *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots* (DELL) d'Ernout et Meillet<sup>2</sup>, s.u. *ludus*, parle d'une étymologie obscure et évoque l'hypothèse étrusque, terme lié à une institution religieuse; il évoque aussi une glose d'Hésychius λίξει · παίζει pour supposer une racine commune au latin et au grec, mais ce n'est pas convaincant. Par ailleurs, J.-L. Perpillou<sup>3</sup> a rappelé que la base \**loido-*, qui a fourni le latin *ludus* et en grec le premier terme du composé de dépendance \**λοιδο-δόρος*, «donneur de gestes ou de paroles tranchants, d'injures», devenu par haplologie *λοιδορος*, désigne «un jeu d'armes où l'effusion de sang marque la victoire». Quant à *jocus*, le DELL évoque des rapprochements avec des mots lituaniens signifiant «rire» ou «plaisanterie», ou des mots ombriens signifiant «prière, mots», ou encore avec du gallois «langue», et aussi en vieil haut allemand «prononcer une formule»: sens éloignés... Le mot est à l'origine du français *jeu*, qui désigne dès les premières attestations le jeu comme amusement libre et aussi l'activité ludique organisée<sup>4</sup>.

En grec, il y a un bel ensemble à partir du mot signifiant «enfant», dont l'étymologie est claire, mais, on le verra, il y a aussi un verbe et un dérivé archaïques dont l'étymologie donne lieu à des hypothèses que Chantraine<sup>5</sup>, dans le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (DELG), dit être «en l'air». Sans compter un autre mot, lui aussi d'origine obscure...

---

1. Cet article est issu d'une communication prononcée lors du colloque ERC *Locus Ludi* «Jeu et apprentissage» (26-27 octobre 2017), organisé par V. Dasen à l'université de Fribourg (Suisse).

2. Ernout & Meillet 2001.

3. Perpillou 1996, 121; voir aussi la reconstruction étymologique, 212.

4. Ray 1998, s.u. *jeu*.

5. Chantraine 2009, s.u. *παῖς*, ἀθύρων, ἐψία.

Voyons l'ensemble annoncé : très courant, le verbe παίζω est formé à partir du radical \*paid- + \*-ye/o suffixe de dérivation verbale primaire originel \*paw- qui a été élargi avec un -i, et aussi avec un -d- qui a protégé celui-ci et lui a permis de s'insérer dans une déclinaison. À noter que le radical \*paw- se retrouve au degré zéro (sans voyelle) dans la première syllabe du latin *puer*, « enfant » ; voir aussi le sanskrit *putra-*, « fils ». Le nom \*pa(w)id-s (avec le sigma du nominatif) a donné normalement παῖς, génitif παιδός (noter que le mot a l'accentuation des noms-racines, mono-syllabes qui deviennent plurisyllabiques au cours de la flexion : παῖς, παῖδα et aux cas obliques παιδός, παιδί ; au pluriel παίδων est anormal mais παῖδες, παῖδας et παισὶ sont normaux). Le nom, on le sait, signifie l'« enfant », indépendamment de sa gestation (à la différence du neutre τέκνον, qui est le produit de l'enfantement). Παῖς signifie « le garçon », plus souvent que « la fille », il signifie « le jeune, le petit » et aussi en attique « le serviteur » ou « l'esclave ».

Le verbe παίζω a une signification originelle<sup>6</sup> : « jouer, jouer comme un enfant, agir en enfant » ; on peut se reporter sur ce point à l'article de Meerwalt<sup>7</sup>, et l'autre verbe dérivé de *pais* est παιδεύω, « former » (en particulier un enfant), « éduquer ». Comme l'aime le grec, il y a un jeu de mots étymologique dans l'expression formée avec le dérivé nominal παιδιά, « jeu » : παιδιάν τινα παίζειν, c'est « jouer à un jeu ». Le jeu est libre, mais attention : ceux que nous appelons les jeux, tels les Jeux olympiques, ou Néméens, ou Pythiques, etc., sont désignés par le mot *agôn*, signifiant « concours ». On joue également d'un instrument ; prenons par exemple Aristophane, *Grenouilles*, 230 : Πάν, ὁ καλαμόφθογγα παίζων « Pan [...], qui s'amuse à jouer du chalumeau »<sup>8</sup>, avec habileté (δεξιότης, σοφία), avec expérience (ἐμπειρία) ou science (ἐπιστήμη).

Le verbe παίζω est attesté dès les poèmes homériques. Mais on notera que les cinq exemples homériques sont tous dans l'*Odyssée* : quatre formes tirées du thème du présent et un exemple de l'impératif aoriste 2<sup>e</sup> personne du plur. : « jouez » (παίσατε). On ajoutera six exemples dans les *Hymnes homériques*, tous sur le thème du présent : *H. Ap.* 201 ; 206 ; *H. Dém.* 5 et 426 ; *H. Aphrod.* 120 ; *H. Gè.* (XXX) 15. Dans ce dernier exemple on lit παίζουσαι χαίρουσι, mais la correction de Rühnken, σκαίρουσι, « elles sautent, bondissent », est adoptée comme « certaine » par Allen-Sikes-Halliday et Humbert mais non par Càssola<sup>9</sup> :

(παρθενικαί τε)  
15 παίζουσαι σκαίρουσι κατ' ἄνθεα μαλθακά ποιῆς...

6. Chantraine 2009, s.u. παῖς.

7. Meerwaldt 1928. La dérivation telle que l'auteur la décrit (παίζω = παῖσδω) n'est pas satisfaisante, mais le sens « faire comme un enfant » n'est pas erroné.

8. Trad. Van Daele dans Coulon 1928.

9. Allen *et al.* 1936 ; Humbert 1936 ; Càssola 1975.

« Et les jeunes filles en jouant bondissent par les douces fleurs de l'herbe... »<sup>10</sup>.

De tous les exemples homériques, c'est celui de l'*Odyssée* 8, 251 (après les jeux offerts par Alcinoos) qui est le plus instructif :

- 241 ἀλλ' ἄγε νῦν ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὄφρα καὶ ἄλλω  
εἵπης ἡρώων, ὅτε κεν σοῖς ἐν μεγάροισι  
δαινύη παρὰ σῇ τ' ἀλόχῳ καὶ σοῖσι τέκεσσιν,  
ἡμετέρης ἀρετῆς μεμνημένος, οἷα καὶ ἡμῖν  
245 Ζεὺς ἐπὶ ἔργα τίθησι διαμπερὲς ἐξ ἔτι πατρῶν.  
οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί,  
ἀλλὰ ποσὶ κραιπνῶς θέομεν καὶ νηυσὶν ἄριστοι,  
αἰεὶ δ' ἡμῖν δαῖς τε φίλῃ κίθαρίς τε χοροὶ τε  
εἵματά τ' ἐξημοιβὰ λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.  
250 ἀλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες ὅσσοι ἄριστοι,  
παίσατε, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπῃ οἷσι φίλοισιν.  
οἴκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγινόμεθ' ἄλλων  
ναυτιλῆ καὶ ποσσὶ καὶ ὀρχηστῷ καὶ αἰοδῇ.

« Mais comprends mes raisons : quand, ayant retrouvé tes enfants et ta femme, tu auras à ta table un héros qui voudra connaître nos mérites, il faut que tu lui dises en quels travaux Zeus nous maintient de père en fils. Non, la boxe n'est pas notre fort, ni la lutte : nous sommes bons coureurs et marins excellents ; mais pour nous, en tout temps, rien ne vaut le festin, la cithare et la danse, les bains chauds et l'amour... Allons ! Entrez au jeu, toute la fleur de nos danseurs de Phéacie ! De retour au logis, je voudrais que notre hôte pût dire à tous les siens qu'à la rame, à la course, au chant et à la danse, nous sommes sans rivaux »<sup>11</sup>.

Le verbe παίζω apparaît aussi dans le domaine dorien avec un radical terminé en gutturale (παιξοῦμαι au futur, aoriste infinitif παῖξαι, parfait πέπαιχα, aoriste passif ἐπαίχθην, parfait πέπαγμαι) et s'emploie aussi pour « jouer un jeu, danser, jouer d'un instrument > plaisanter » et plus rarement avec le sens de « railler, se moquer ». Avec des préverbes (δια-, ἐκ-, ἐμ-, ἐπι-, κατα-, συμ-), c'est le sens de « se moquer, railler » et même « tromper » qui est le plus fréquent. Parmi les auteurs qui emploient le verbe, il y a surtout Aristophane et aussi Platon, puis la *Septante* et les auteurs tardifs.

À partir du dérivé en gutturale neutre παῖγμα, -ατος « jeu » (d'un instrument), on trouve des composés, par exemple : φιλοπαίγμων, -ονος « qui aime le jeu », hapax dans *Odyssée* 23, 134, épithète de ὀρχηθμοῖο (au génitif), quand Ulysse dit à Télémaque :

10. Trad. personnelle.

11. Trad. Bérard 1924.

133 αὐτὰρ θεῖος ἀοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγεια  
 ὑμῖν ἡγείσθω φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο...

« [...] et, pour vous entraîner, que le divin aède, sur sa lyre au chant clair, joue quelque danse alerte »<sup>12</sup>.

Il y a quelque quatre-vingt-douze exemples du mot (et sept exemples de son doublet φιλοπαίσμων). On trouve quelques exemples dans la poésie archaïque, classique ou tardive (Nonnos), et quelques exemples en prose. Le dérivé abstrait παιγμοσύνη au pluriel (Stésichore, poète sicilien, VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fr. 232, 2 Campbell = 55, 2 Page) désigne « les jeux ». Un autre dérivé de παῖς est le neutre παίγνιον « jouet, jeu » (qui peut être aussi bien le dérivé de παῖς que de παίζω) ; il existe aussi, παιγνία, -ας (ιη, -ιης en ionien), même sens (quatre exemples chez Hérodoté ; Hérondas, *Mime* 3, 55), sur lequel a été formé l'adjectif παιγνιῶμων « badin, joueur » (Hérodoté, 2, 173), et παιγνία en attique signifie « la fête ». Ainsi, dans Aristophane, *Lysistrata*, 698-702 :

(La Coryphée) : Οὐ γὰρ ἔσται δύναμις, οὐδ' ἦν ἐπτάκις σὺ ψηφίση,  
 ὅστις, ὦ δύστην', ἀπήχθου πᾶσι καὶ τοῖς γείτοσιν.  
 700 Ὡστε κάχθες θηκάτη ποιοῦσα παιγνίαν ἐγὼ  
 ταῖσι παισὶ τὴν ἐταίραν ἐκάλεσ' ἐκ τῶν γειτόνων,  
 παῖδα χρηστὴν κάγαπητὴν ἐκ Βοιωτῶν ἔγχελυν.

« Tu ne pourras rien (contre nous), même si tu faisais sept décrets, malheureux, toi qui t'es fait haïr de tous et des voisins. C'est au point qu'hier encore, comme je donnais une fête en l'honneur d'Hécate, j'avais invité dans le voisinage la camarade de mes enfants, une bonne et aimable fille, une anguille de Béotie [du lac Copaïs, cf. v. 36] [...] »<sup>13</sup>.

À côté du verbe παίζω, il y a un autre verbe dérivé de παῖς, mais avec un suffixe composite \*-εύω, suffixe formé à l'origine à partir des noms en -εύς, -έως, noms de fonction tels βασιλεύς « qui exerce la fonction de roi », βραβεύς « arbitre ». Chantraine (*ibid.*) dit que « le champ sémantique (de παιδεύω) est complètement différent de celui de παίζω »<sup>14</sup>. Παιδεύω signifie « former des jeunes, des élèves, pour faire qu'ils soient des πεπαιδευμένοι, des êtres cultivés, éduquer », non pas « élever » – ou rarement –, ce qui est exprimé par τρέφω, « favoriser la croissance de ce qui est susceptible de développement » (définition due à Benveniste<sup>15</sup>, et « donner une culture » ; parfois « châtier, punir », cf. « corriger » en français). Voici les dérivés : παιδεία « éducation,

12. Trad. Bérard 1924.

13. Trad. Van Daele 1946, modifiée.

14. Chantraine 2009, 819.

15. Benveniste 1966, 293 : « favoriser (par des soins appropriés) le développement de ce qui est soumis à croissance ».

formation, culture» ; παιδευσις, «éducation», nettement lié à l'action verbale. Παιδεύμα, -ατος désigne «la matière enseignée», mais aussi «celui qui est formé, l'élève». Le nom d'agent παιδευτής, -ου, est plus brillant que διδάσκαλος...

Si l'on regarde ce que disent les lexicographes, on est confirmé dans l'idée que παῖς et παίζω ne sont pas absents de παιδεύω ; à l'origine, c'est aussi former des enfants ; les maîtres leur apprennent à jouer, à un jeu, au sport ou à un instrument de musique, à la danse, etc.

Il reste à examiner encore deux mots signifiant «jeu» ou «jouet» et que les études sur le sujet oublient presque toujours<sup>16</sup>. Le premier est un vieux mot : ἀθύρω (avec u long) qui signifie «jouer», attesté chez Homère (hapax *Il.* 15, 364 ; *Hymn. Hermès*, 152 ; *Hymn. à Pan*, 15) et les poètes (Euripide, *Ion*, 53 ; Oppien, *Hal.*, 4, 451), rare en prose : Hippocrate, Platon, Philostrate (deux exemples : un dans les *Images*, un dans la *Vie d'Apollonios*).

Homère, *Il.* 15, 360-364 (le texte présente dans la même phrase le nom instrumental et le participe présent) :

360 [...] πρὸ δ' Ἀπόλλων  
αἰγίδ' ἔχων ἐρίτιμον· ἔρειπε δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν  
ῥεῖα μάλ', ὥς ὅτε τις ψάμαθον παῖς ἄγχι θαλάσσης,  
ὅς τ' ἐπεὶ οὖν ποιήσῃ ἀθύρματα νηπιέησιν  
ἄψ αὐτίς συνέχευε ποσὶν καὶ χερσὶν ἀθύρων.  
365 ὥς ῥα σὺ ἦῖε Φοῖβε πολὺν κάματον καὶ οἷζον  
σύγχεας Ἀργείων, αὐτοῖσι δὲ φύζαν ἐνῶρσας.

«Devant (les Troyens), Apollon tenait la précieuse égide. Il abattit le mur achéen aussi aisément qu'un enfant, sur le sable, au bord de la mer, quand il a fait des constructions pour s'amuser, les renverse des pieds et des mains, en se jouant. Ainsi, ô tireur Phébus, tant de peines et de misères des Argiens, tu les renversas, et parmi eux tu excitas la fuite»<sup>17</sup>.

Dans l'*Odyssée*, il y a deux autres exemples du nom, au pluriel : 15, 416 (ornements, parures) et 18, 323.

On trouve aussi le verbe chez Platon, *Lois*, 7, 796 b :

(b) Οὐδ' ὅσα ἐν τοῖς χοροῖς ἐστὶν αὐτῶν μιμήματα προσήκοντα μιμεῖσθαι παρετέον, κατὰ μὲν τὸν τόπον τόνδε Κουρήτων ἐνόπλια παίγνια, κατὰ δὲ Λακεδαιμόνα Διοσκόρων. Ἡ δὲ αὖ που παρ' ἡμῖν κόρη καὶ δέσποινα, εὐφρανθεῖσα τῇ τῆς χορείας παιδιᾷ, κεναῖς χερσὶν οὐκ ᾤηθη δεῖν ἀθύρειν, (c) πανοπλία δὲ παντελεῖ κοσμηθεῖσα, οὕτω τὴν ὄρχησιν διαπεραίνειν.

16. Schmidt 1878 et 1886.

17. Trad. personnelle.

(l'Athénien) — « Il ne faut pas négliger davantage tout ce qu'offrent les chœurs de danse comme sujets d'imitation décente, telles ici les danses armées des Courètes et, à Lacédémone, celles des Dioscures. Chez nous de même, la vierge notre souveraine, se plaisant aux jeux choriques, ne crut point devoir les jouer les mains vides, mais s'arma de pied en cap, et c'est ainsi parée qu'elle dansa toute sa danse »<sup>18</sup>.

Le diminutif ἄθυρμάτιον se rencontre dans la prose tardive. Le nom d'action ἄθυρσις, chez Bacchylide 12, 93, signifie « la fête ».

Chez Hésychius, il y a une glose (α1639 Latte) fournissant le déverbatif ἄθυρεύεσθαι, glosé παίζειν, μινύειν, σκιρτᾶν. Il y a aussi un composé ἄθυρονόμος (α1642 Latte), glosé ὡς ἔτυχε χρώμενος τοῖς νόμοις « observant les lois comme ça se trouvait, au hasard ».

La proximité de cette famille avec celle de θύρα, la porte, a peut-être gêné son développement; en tout cas, le sens originel en est obscur, comme l'étymologie.

La dernière famille de mots, qui se rencontre presque uniquement en poésie, a pour point de départ un verbe qui se trouve dans l'*Odyssée*, ἐψιάομαι « s'amuser, jouer » (deux formes distendues, en fin de vers) 17, 530 :

« Τὸν δ' αὖτε προσέειπε περίφρων Πηνελόπεια·  
 “ἔρχεο, δεῦρο κάλεσσον, ἵν' ἀντίον αὐτὸς ἐνίσπῃ.  
 οὔτοι δ' ἤθ' ὀρησι καθήμενοι ἐψιαάσθω  
 ἢ αὐτοῦ κατὰ δώματ', ἐπεὶ σφισι θυμὸς εὐφρων”».

« La plus sage des femmes, Pénélope, reprit [en disant à Eumée] : “Va donc et me l'amène [l'étranger : Ulysse] ! Face à face, je veux qu'en personne il me parle; assis devant la porte ou restés dans la salle, qu'ils s'amusement, nos gens : ils ont le cœur léger !” »<sup>19</sup>; et 21, 429 :

« [...] ἔτι μοι μένος ἔμπεδόν ἐστιν,  
 οὐχ ὥς με μνηστήρες ἀτιμάζοντες ὄνονται.  
 νῦν δ' ὥρῃ καὶ δόρπον Ἀχαιοῖσιν τετυκέσθαι  
 ἐν φάει, αὐτὰρ ἔπειτα καὶ ἄλλως ἐψιαάσθαι

430 μολπῇ καὶ φόρμιγγι· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός ».

(Ulysse, qui vient de réussir le tir à l'arc, à Télémaque) : « Ah ! Ma force est intacte, quoi que les prétendants m'aient pu crier d'insultes ! Mais voici le moment ! Avant qu'il fasse nuit, servons aux Achéens un souper que suivront tous les jeux de la voix et ceux de la cithare, ces atours du festin ! »<sup>20</sup>.

18. Trad. Diès 1956.

19. Trad. Bérard 1924.

20. Trad. *ibid.*

Il y a deux autres formes du verbe dans la même œuvre. En 19, 331 ἐφεψιώνται :

«ὅς μὲν ἀπηνῆς αὐτὸς ἔη καὶ ἀπηνέα εἰδῆ,  
τῷ δὲ καταρῶνται πάντες βροτοὶ ἄλγε' ὀπίσσω  
ζῶ, ἀτὰρ τεθνεῶτί γ' ἐφεψιώνται ἅπαντες».

(Pénélope à Ulysse, qui est encore seulement l'hôte) : « À vivre sans pitié pour soi-même et les autres, l'homme durant sa vie ne reçoit en paiement que malédictions, et, mort, tous le méprisent »<sup>21</sup>, c'est-à-dire, « s'en moquent, le raillent ».

Et aussi en 19, 370 : avec ἐπι- (railler) et aussi κατα- (mépriser) :

«νῦν δέ τοι οἶψ' ἀμπαν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.  
οὕτω που καὶ κείνῳ ἐφεψιώντο γυναῖκες  
ξείνων τηλεδαπῶν, ὅτε τευ κλυτὰ δώμαθ' ἴκοιτο,  
ὡς σέθεν αἱ κύνες αἶδε καθεψιώνται ἅπασαι».

(Eurycleé évoque l'absent en présence de Pénélope et de l'hôte) : « C'est à toi, à toi seul que Zeus a refusé la journée du retour ! [...] Ah ! Comme toi, notre hôte, peut-être a-t-il connu, en des manoirs fameux, chez des hôtes lointains, le mépris de servantes pareilles à ces chiennes qui toutes te méprisent ! »<sup>22</sup>.

On remarquera aussi un fragment de Sophocle (*Anténorides*, fr. 138 Radt), sans contexte : ἀφεψιασάμην. « J'ai évité de rire (avec quelqu'un) » (cf. ἀφομιλέω « éviter de fréquenter untel »).

Par dérivation inverse, a été créé le nom ἐψία, -ίας « jeu », Sophocle (*Athamas*, fr. 3 Radt) sans contexte. Nous trouvons aussi chez Nicandre, *Ther.* 880 : ἦ θ' ἐψίη ἔπλετο κούροις « et les jeunes gens s'amusèrent ». Les lexicographes glosent le mot par différents termes, que nous avons vus pour la plupart, avec des explications sur la dérivation et l'étymologie sans fondement. Par exemple, Hésychius glose ainsi ἐψία (ε7709) : γέλως, παιδιά, χλεύη, ἔφοδος· ἀπὸ τοῦ ἔπεσθαι. « rire, amusement, moquerie, attaque : vient de *suivre*... ». L'étymologie ici proposée n'est guère convaincante.

Cette famille est réduite : citons l'anthroponyme composé Φιλέψιος « qui aime les jeux, les amusements » (Ar. *Plut.* 177). Nonnos emploie ὁμέψιος « qui joue avec, ensemble », et une épigramme attribuée à Platon contient ce mot<sup>23</sup>. Avec aphérèse, Aristophane, dans *Lysistrata*, met dans la bouche du Laconien (en 1302) ψιάδδεν = παίζειν dans la strophe lyrique finale :

21. Trad. *ibid.*

22. Trad. *ibid.*

23. Plat., *Épigr.* 19, 3 Diehl.



- 1296 Ταῦγετον αὐτ' ἔραννὸν ἐκλιπῶά  
 Μῶά μόλε, < μόλε, > Λάκαινα, πρεπτὸν αἰμὶν  
 κλέωά τὸν Ἀμύκλαις σιδὸν  
 καὶ Χαλκίοικον ἄνασσαν,  
 1300 Τυνδαρίδας τ' ἀγασῶς,  
 τοὶ δὴ παρ' Εὐρώταν ψιάδδοντι.  
 Εἶα μάλ' ἔμβη,  
 ὦ εἶα, κοῦφα πᾶλον,  
 ὡς[...].

« Quitte encore l'aimable Taygète, Muse laconienne, et viens glorifier le dieu d'Amyclées [où il y avait un temple d'Apollon] digne de notre respect, et Athéna au temple de bronze, et les vaillants Tyndarides [Castor et Pollux], qui le long de l'Eurôtas prennent leurs ébats. Allons ferme, fais un pas ; oh ! Allons, bondis avec légèreté, pour que [...] »<sup>24</sup>.

Il y a aussi une glose d'Hésychius (ψ 67) avec cette aphérèse : ψιά · χαρά, γελοίασμα, παίγνια. (L'accent de ψιά est étonnant).

Il n'y a pas non plus d'étymologie établie pour cette famille de mots.

En conclusion, soulignons le poids énorme de la famille autour de παῖς « l'enfant, le jeune ». Les deux verbes παίζω et παιδεύω expriment ensemble l'idée que le παῖς fait l'enfant, en jouant, et que ce παῖς est à former, à hisser vers la maturité. C'est un apprenti. Ajoutons enfin que ces familles exprimant le jeu s'opposent aux notions qui expriment l'effort, la peine, le labeur (πόνος, ἔργον, πονέω, ἐργάζομαι). Mais il y a des mots qui font le pont entre ces deux rôles : ce sont la τέχνη « art » et la σοφία « habileté », peut-être la δεινότης « ingéniosité », qui sont communs ; le sérieux σπουδαῖος, -α, -ον, n'est étranger ni au jeu ni au travail... La σεμνότης « solennité » et la βαρύτης « gravité » sont peut-être, si on peut dire, hors-jeu.

Michel CASEVITZ

*Professeur émérite*

*Université Paris Ouest*

24. Trad. Van Daele 1946.

## Références bibliographiques

- ALLEN T.W., HALLIDAY W.R., SIKES E.E. (1936), *The Homeric Hymns*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford, Clarendon Press.
- BENVENISTE É. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines).
- BÉRARD V. (1924), *Homère. Odyssée*, t. II : *chants VIII-XV*; t. III : *chants XVI-XXIV*, Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- CÀSSOLA F. (1975), *Inni omerici*, Milan, Fondazione L. Valla, Mondadori.
- CHANTRAINE P. (2009), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, P. Chantraine (éd. et trad.), 3<sup>e</sup> éd., Paris, Klincksieck.
- COULON V. (éd.) (1928), *Aristophane. Comédies*, t. IV : *Les Thesmophories. Les Grenouilles*, H. Van Daele (trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF ; 48).
- DIÈS A. (1956), *Platon. Œuvres complètes*, t. XII, 1<sup>re</sup> partie : *Les Lois. Livres VII-X*, A. Diès (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF ; 1).
- ERNOUT A., MEILLET A. (2001), *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4<sup>e</sup> éd., avec additions et annotations par J. André, Paris, Klincksieck.
- HUMBERT J. (1936), *Homère. Hymnes*, Paris, Les Belles Lettres (CUF ; 81).
- MEERWALDT J.D. (1928), « De verborum quae vulgo dicuntur imitativa natura et origine », *Mnemosyne*, vol. 56, p. 159-168.
- PERPILLOU J.-L. (1996), *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations*, Louvain – Paris, Peeters (Bibliothèque d'Études Classiques ; 7).
- RAY A. (dir.) (1998), *Dictionnaire historique de la langue française*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Le Robert.
- SCHMIDT J.H.H. (1878), *Synonymik der griechischen Sprache*, Bd. II, Leipzig, Teubner, n° 69 (1 ; 2 ; 4).
- SCHMIDT J.H.H. (1886), *Synonymik der griechischen Sprache*, Bd. IV, Leipzig, Teubner, n° 171 (1 ; 3).
- VAN DAELE H. (1946), *Aristophane. Comédies*, t. III : *Les Oiseaux. Lysistrata*, H. Van Daele (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF ; 49).